Alfred : (fin)

Autor(en): **Jean**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **59 (1921)**

Heft 22

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-216436

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

AU FIL DE LA VIE

Sérénade moderne.

Au temps des joyeux troubadours
Et des troublantes châtelaines,
Chansons d'amour et cantilènes
n'étaient pas vaines
Ainsi que de nos jours.

Aux pieds des vieilles résidences
Où file une belle inconnue,
Le ménétrier, tête nue,
La voix émue
Déclame sa romance :
« Qui guérira mon mal d'amour ?
Un seul regard de vous, madame,
Peut ressusciter en mon âme
L'ardente flamme
De mon premier amour.
Et tandis qu'il chante câlin,
Dans l'encadrement d'une ogive
Une châtelaine pensive
D'une main vive
Jette une branche de jasmin.

Oh ! les bonnes chansons d'antan
Qui séduisent le cœur des belles
Tant, que les cœurs les plus rebelles
Battaient d'une aile
Le soir en y rêvant.
Mais moi qui chante vainement
Tour à tour mes plus beaux poèmes,
Je n'ai pas, de celle que j'aime
Obtenu même
Un regard bienveillant.

Retours.

J'aime les retours clairs dans les trains lumineux
Ces passages, la nuit, vertigineux dans l'ombre
Où les trains vont pareils à des flèches de feu
Illuminant d'éclairs les paysages sombres,

Où blotti dans un coin des clairs compartiments
On songe à tous ceux-là qui joyeux vous attendent,
Aux bras tout grands ouverts et qui vers vous se tendent
Là-bas, dans la grand'ville aux doux enchantements.
J'aime les retours clairs, dans les trains, par les champs.

A un ami dont de Vigny a fait inconsciemment son disciple.

Tu serais à ce point sceptique
sur les fins de l'humanité,
que tout n'est que banalité
hormis l'Amour et la Musique ?

Et sans avoir vécu, sans croire
A rien qui ne soit Elle ou Toi
Tu fermerais ta Tour d'Ivoire
Pour y rester à jamais coi ?

Non. — C'est un droit que n'a pas l'homme
de s'enfuir avant le combat.
Car il n'est de mérite en somme
que de mourir où l'on se bat.

R. MOLLES.

Dare, dare. — Un voyageur, une vieille dame et un petit chien hargneux sont enfermés dans un wagon de première classe. Le chien aboye, hurle, jappe, etc. Impatienté, le monsieur allume un cigare et se met à fumer à la portière.

Après plusieurs accès de toux significatifs, mais inutiles, la dame, sans mot dire, arrache le cigare de la bouche du monsieur et le jette sur la voie.

Le voyageur prend flegmatiquement le chien par la peau du cou et l'envoie par la portière rejoindre le cigare.

— Rapporte, Azor, rapporte, dit-il tranquillement.

NAPOLÉON Ier à LAUSANNE

BIEN loin que cela me « déplaise », je suis enchanté de voir que mon petit article sur les Souvenirs napoléoniens à Lausanne (écrit en vue de la *Gazette des Etrangers* et dont la Rédaction du *Conteur Vaudois* m'a fait l'honneur de désirer la reproduction dans ses colonnes) ait suscité des renseignements complémentaires. Je n'ai eu nullement la prétention d'avoir épuisé le sujet ni d'avoir cité les souvenirs napoléoniens qui peuvent exister à Lausanne dans les collections particulières. J'en connais aussi quelques-uns, mais on ne peut tout dire dans un article et je me suis borné, dans le mien, à signaler les choses que le grand public peut ou pouvait voir.

L'idée que suggère M. C. P.-V. est intéressante et mérite certainement d'être examinée. Tous les amis de l'histoire locale le remercieront de sa suggestion.

G.-A. B.

BOURLA-PAPAI OU BOURLA-PAPEY ?

On nous écrit :

« Au cours d'un article consacré à Louis Reymond et paru le 2 décembre 1911, le *Conteur* orthographiait *bourlâ-papâi,* tandis que nous trouvons, dans la notice historique dédiée à la jeunesse des écoles vaudoises, le 14 avril 1903, et rédigée par M. Paul Maillefer, un chapitre intitulé « Les Bourla-papey ».

» Nous serions vivement reconnaissant à quelque collaborateur patoisant du *Conteur* de vouloir bien trancher à notre intention cette importante question de linguistique.

A. A. »

ALFRED

(Fin.)

Et voici qu'un beau matin, il arrive dans le verger armé d'un grand fouet — du grand fouet que son papa emploie pour exciter les chevaux attelés à la charrue. C'est un beau fouet à long manche jaune, portant une belle lanière de cuir terminée par une solide ficelle, un fouet dont on peut tirer des claquements merveilleux en le manœuvrant d'une seule main.

Désormais Alfred montera une garde vigilante près du grand cerisier. L'ennui disparaît comme par enchantement. Il sait comment il doit employer son temps ; il a le sentiment de jouer un rôle important. Il n'est plus le petit garçon qui doit éviter de donner du travail à ses parents, le petit garçon qui occupe tant bien que mal ses loisirs. Il est maintenant le défenseur de la propriété commune qu'il a le devoir de protéger contre les atteintes d'autrui.

Justement, ce jour-là, Alfred trouve sous le cerisier une quantité de pierres, des débris de tuiles, des branches brisées et des feuilles éparses. Sur les feuilles, les cerises écrasées laissent lentement couler leur jus savoureux. Sans doute, ce sont les enfants de l'école qui ont fait cela. Alfred n'en doute pas. Comme l'heure de la sortie des classes va bientôt sonner, il est résolu à attendre; il veille. Perché sur le mur, son grand fouet dans les mains, il ressemble à ces vieux Suisses qui protégeaient autrefois, sur les champs de bataille, la retraite des contingents obligés de céder devant le nombre.

Mais il ne garde pas longtemps l'attitude belliqueuse; bien qu'il soit fortement attaché au principe de la propriété, il n'en est pas moins un bon petit garçon qui ne cherche aucunement les querelles.

Des passants lui crient :

— Salut, Alfred, donne-moi des cerises !

Lui, pour toute réponse, fait un geste qui révèle son impuissance; il voudrait bien en donner, il a beau tendre les bras, il est encore trop petit pour saisir les premiers fruits.

Pendant qu'Alfred joue avec le fouet de son papa, le petit François — qui revient de l'école — s'arrête sous le cerisier. Sans doute il attend le moment favorable pour jeter, contre les branches les plus rapprochées, le caillou qu'il pousse du bout de son soulier. Mais, pour cela, il faudrait qu'Alfred s'en aille et Alfred ne s'en va pas. Au contraire, il reste sur son mur : véritable sentinelle devant les armes.

Alfred a son idée. Il connaît François depuis longtemps pour s'être souvent querellé avec lui. Il devine ses pensées, il voit son geste. Afin de lui faire comprendre qu'il doit, sans autre, poursuivre son chemin, Alfred abaisse légèrement le grand fouet de son papa : l'extrémité de la lanière touche presque le petit François qui, instinctivement, fait de la main un geste de protection. Mais Alfred n'est pas méchant. Il ne cherche pas à faire mal à François. « Ne comprends-tu pas, semble-t-il lui dire en soulevant et en abaissant doucement le fouet, ne comprends-tu pas que je ne veux pas te frapper. Passe ton chemin, continue ta route, respecte la propriété d'autrui et il ne t'arrivera aucun mal. »

Mais François ne veut rien comprendre. Alors le fouet devient plus agressif, il s'agite, il va, il vient, il se démène. Alfred est intransigeant, il connaît sa responsabilité, il est propriétaire, il défend son bien.

Cependant François a pris le caillou dans sa main et s'apprête à le lancer; aussitôt le fouet se met à danser, et peut-être qu'il fait mal... Mais brusquement le fouet tombe et Alfred se sent saisi à bras le corps. Un poing vigoureux s'abat sur sa nuque et son corps se trouve soudain replié sur un genou, bras en avant, jambes pendantes. Alors une main largement ouverte monte et descend plusieurs fois en s'abattant, lourde, sur son fond de pantalon où il y a une large pièce d'étoffe brune.

Et puis, après avoir reçu une magistrale fessée, Alfred se sent jeté de côté, sur le sol, tout près de son fouet qu'il reconnaît. Et il voit, à travers ses larmes, un grand garçon qui s'enfuit en escaladant le mur, non sans avoir cependant saisi au passage une belle branche du cerisier, un de ces fameux « mouchets » tout couvert de fruits succulents... Ah ! il n'y a pas à en douter, c'est bien lui, le frère du petit François. Sur la route, un attroupement d'enfants s'est formé. Alfred entend leurs cris, leurs quolibets et leurs rires, et il se sent profondément humilié. En ce moment, il souffre comme jamais il n'a souffert.

— Ah ! pleure, pleure, petit Alfred; il fallait bien qu'un jour tu apprennes à connaître la vie !

Jean des Sapins.

Levez-vous. — Un habitant de Bodzopolis sonne à 1 heure du matin chez le docteur X :

— Est-ce bien ici ?
— Qui demandez-vous ?
— M. le docteur X.
— C'est moi.
— Vous devez venir le plus tôt possible chez Y, rue de la Lenda, nº 14, 3me étage. Mais prenez des allumettes avec vous, parce que vous pourriez tomber dans l'escalier.
— Qui y a-t-il de malade chez Y ?
— Lui-même.
— Depuis combien de temps ?
— Depuis 15 jours.
— N'a-t-il pas encore eu le médecin ?
— Si, le docteur Z vient le voir tous les jours, mais la nuit, il ne veut pas se lever... et comme vous l'êtes déjà, vous...

COMMISSION DES ARMOIRIES COMMUNALES

BIEN que ces lignes aient déjà paru dans la plupart de nos journaux, nous croyons devoir les reproduire. Elles constituent en quelque sorte un complément officiel des notices et clichés que publie actuellement le *Conteur* et qu'il doit à l'amabilité de son fidèle ami et collaborateur Mérine, très expert en l'art héraldique.

Nous abrégeons un peu.

« Un grand nombre de communes vaudoises se préoccupent de remettre en honneur leurs anciennes armoiries ou, si elles n'en retrouvent pas, d'en composer de nouvelles. Ce mouvement est digne d'encouragement. Ces armoiries rappellent généralement un souvenir historique intéressant la localité, et servent en même temps excellemment de motifs déco-